L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

BUREAUX, No 75 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.
MERCREDI MATIN, 14 FEVRIER.

FEUILLETON.

UN AMI DIABOLIQUE

PAR A. DE GONDRECOURT.

IV.

CONSEIL ET PLAN DE CAMPAGNE.

—Je comprends: ce revenant a dû terriblement la gêner, pauvre petite! Ah! les femmes sont d'une rare éloquence, mon ami; elles ont pour dire les choses, des façons qui ne sont qu'à elles.

—Mais vous n'êtes pas, mon père, vous un être pas! s'écria Raymond avec quelque impatience.

—Comment, je n'y suis pas?

—Oublier-vous que Madeleine aime passionnément Paul Guérin, et ne devinez-vous pas que son retour inattendu a bouleversé en elle tout l'ordre des idées? Vous n'y pas vu, d'après la scène dont je viens d'être témoin, il ne me reste plus qu'à me briser la tête contre les murs!

—Ceci n'a pas le sens commun.... Il ne manquerait plus à cette mijaurée que de préférer, à tout beau comme Antinoüs, un sensible perroquet, jaune comme un parchemin et laid à faire peur.... Allons donc, allons donc!

—Elle l'aime, vous dis-je, et n'a que de la pitié pour moi.

—Corbleu! c'est ce que nous verrons. Nous voilà chez nous: monte dans mon cabinet, nous y dresserons nos batteries, et si dans un mois tu n'es pas le mari de cette ensorcelée, fy perdrai mon latin, ce qui me contrarierait fort.

M. Denys et son fils bataillaient encore, lorsque j'entrerent dans le cabinet, où ils trouvèrent le baron de Wachenheim qui, modérément campé dans un fauteuil, se soulevait péniblement, salua et se rassit en disant:

—Je vous attendais, monsieur, car j'ai, dans votre intérêt, grand besoin de vous parler. Pardon, monsieur de Magnan, si j'ai pris la liberté de m'installer ainsi chez vous, en votre absence: vous avez laissé votre clef à cette porte, et comme l'affaire dont j'ai à vous entretenir est fort pressante, j'ai cru devoir bannir le cérémonial.

—Et vous avez bien fait, monsieur, répondit le savant. De quoi donc s'agit-il, s'il vous plaît?

—Mais de la seule affaire qui vous tienne au cœur en ce moment. Si je ne me trompe, il s'agit tout bonnement du mariage de mademoiselle de Cernay avec monsieur votre fils.

Raymond enveloppa d'un regard étonné le vieillard vénérable; et, imitant son père, prit un siège, et s'assit en silence.

—Vous mêtes, monsieur.... demanda le savant.

—Que ce matin, je vous ai engagé à dîner M. Raymond de ce projet d'alliance et que ce soir, je viens vous encourager dans vos premières démarches.

Raymond secoua la tête, en homme désespéré; le baron l'examina du coin de l'œil, prit une boîte dans la poche de son surtout, la roula dans ses doigts, et y prit deux pastilles qu'il savoura avec sensualité.

—Monsieur, répliqua le savant, votre excellente nouvelle vient un peu tard; nous venons d'apprendre que ce mariage ne se fera pas.

—Je sais, fit le baron impassible.

—Vous y avons appris une nouvelle désagréable.

—Mais mademoiselle Madeleine aurait-elle fait un choix?

—Rien à peu près.

—Il me semble que c'est une raison de plus pour profiter de mes conseils.

—Il y a une heure que nous avons M. Paul Guérin, dit Raymond.

—Je sais, répéta le baron; je le sais: et j'arrive à cet instant même venant de Londres.

—Vous étendant pas.

—Mais, interrompit M. de Magnan, vous avez chez M. de Cernay! Nous avons vu son salon comme le voyagent ainsi nous sommes venus ici en droite ligne. Vous nous attendiez.... Comment vous avez-vous bien instruit?

—Non, monsieur, ne fait absolument rien à la chose: remarquez que je ne vous fais pas encore adresse la moindre question.

—Je consiste, mais cependant, je dois vous avoir que je suis un homme positif, ayant peu les histoirettes, les fabliaux, les romans, et que je ne me mêle nullement de mêler aux aventures: je résoudre des problèmes, je lis des hiéroglyphes, et, si j'ai besoin du devinier les chances.

—Que vous voulez-vous venir, s'il vous plaît?

—A l'honneur de savoir qui vous êtes: j'ai tout.

—Je suis le baron de Wachenheim, ancien capitaine aux dragons de Latour, puis aide-de-camp aux chasseurs-guides de Sa Majesté l'empereur et roi, puis captif de Bayard, exilé aux îles Baléares, et plus tard, après les poitons de Portsmouth, baron des deux empires français et autrichien, officier de la Légion d'honneur, millionnaire et votre très-humble serviteur.... voilà tout.

—Je serais très-exigeant si j'en demandais davantage, interrompit M. Denys.

—Et moi, je vous chicherais mon crédit le plus important possible le baron, si j'ignorais vos titres, que je sais l'intimé de Mlle Cernay, et le conseil qui l'avait mademoiselle Madeleine.

Raymond leva vivement la tête, et s'écria:

—Vous! monsieur, son conseiller.... et vous m'engagez?

—A lui faire une cour très-assidue.

—Mais elle m'a clairement fait savoir, tout à l'heure....

—Qu'elle ne vous aimait pas, et qu'elle aimait Paul Guérin: je sais cela, mousseur, je sais cela.

Ces mots, jetés pour la troisième fois avec négligence, le capitaine puisa de nouvelles dans sa tabatière. Le visage de Raymond s'était éclairé tout à coup, une pensée lumineuse avait traversé ses esprits, son cœur battait violemment.

—Je qu'serais donc trompé, s'écria-t-il, il me reste quelque espoir.... Quoi! elle m'aimerait!

—Je ne vous ai pas dit un mot de tout cela, mon homme, parce que j'ai pour coutume de n'avancer que ce dont je suis parfaitement sûr, mais je suis venu tout exprès pour vous en instruire le plus vite possible. Bonaparte avait perdu la bataille de Marengo lorsqu'il la gagna, et je trouve qu'il est plus facile de mériter les bonnes grâces de mademoiselle Madeleine que de gagner une bataille rangée. Si vous ne pouvez pas mon avis, dit mon code, faites-moi mieux pour vous vous en aidez.

—Du moins, dis ces avis, monsieur le baron, dit le savant: et, tout d'abord, tout chez la mortelle.

Le capitaine assaqua l'un de ses grands nez, et s'enfant la main potelée de M. Denys dans ses doigts osseux, il continua:

—Puisque vous aimez mademoiselle Madeleine, vous devez vous vouer à son bonheur.

—Hélas! monsieur, je verserais tout mon sang pour elle, avec joie.

—Plaise de mélodrame, jeune homme, poirase de mélodrame.... Vous vouant à son bonheur, il est essentiel, indispensable que vous deviez être son mari.

—Mais c'est ce que nous avons arrêté l'épine, dit Raymond, interrompit le savant d'une voix aimable lente et mesurée du baron ébahi de cette logique peu.

—Tout est toujours d'épines en ce monde, monsieur, tout absolument, reprit le capitaine. Vouliez-vous permettre, Mlle de Cernay n'épouserait jamais qu'un cavalier de son goût: c'est au moins ce que je lui conseille chaque jour, et nous sommes parfaitement d'accord sur ce point, j'imagine. Je devinne votre femme, et même pour vous, elle vous aimera d'une façon exemplaire, dès lors, la douleur qui menace de votre cœur pourra fleurir belle et vivace, et vous guérir: l'amour heureux, bienfaisant et béni, aura chassé l'amour malfaisant et mortel. Vous me comprenez?

—Oui, je vous comprends, dit Raymond, le savant est joyeux, la vue tremblante.... et vous pensez que cette guérison est possible, probable?

—Je n'ai pas dit probable, mais je n'ai pas dit impossible.

—Et vous promettez votre aide?

—Je vous la garantis.

—Ainsi, vous soutiendrez mes prétentions, mon amour, de vos conseils secourables, vous vous rapprocherez de Mlle de Cernay, vous aplanirez et l'aplanirez à mon sujet, et vous encouragerez à mettre en main dans la nôtre?

—Mon cher monsieur, je n'ai vraiment pas dit une syllabe à ce sujet, interrompit encore le baron, et n'aimant de se mettre en chapeau, il fit mine de vouloir se lever.

—Comment! s'écria le savant, vous vous ne dire mot pour moi.... et vous mon plaisanterie! demanda Raymond, les mains unissées.

Le capitaine se laissa retomber dans son fauteuil, regarda alternativement et l'un et l'autre Mlle Magnan et son fils, puis, ajustant ses gants noirs avec lenteur et distraction, il reprit:

—Je suis vraiment vous prier, et je vous prie, ce me semble, de faire la cour à Mlle de Cernay.... est-ce vrai?

—Oui.... après, dit le savant que cela me faisait bien plaisir.

—Après, je vous ai promis de vous aider dans vos tentatives.... y sommes-nous?

—Et bien! où le jeune homme.

—Eh bien, monsieur, comme je ne sais pas encore, je veux, avoirent qu'à ne me prononcer, d'abord, et plaidant pour vous, de faire valoir vos titres et votre dévouement, je crois fermement votre vérité.

—Mais, monsieur, lui répondit-il, vous n'ignorez pas que mon père est en prison.

—Vous ne le savez pas, interrompit M. Denys.

—Or, ce qui vous prouve ne pas d'abord, c'est que je tiens tout à ce que vous ne dites ce gens d'aimant mutuellement.... Mon fils, et se marient ensuite....

—Est-ce si difficile pas que vous interrompiez? interrompit fraîchement Raymond.

M. Denys dépouillé de colère, il lancer des regards furieux au chapeau de mage qui semblait ne pas s'apercevoir du la tempête qui soulevait ses paroles ambiguës. Il reprit:

—Je dis que je tiens fort à cette alliance, et que, pour le moment à tenter la, je trouve imaginé de plus simple et de plus naturel que de vous donner en avant dans ce projet de lutter un grand rôle.

—Je vous comprends, dit délaissement Raymond.

—Vous vous comprenez, répéta M. Denys, et, se levant, le brave homme avec le long en large son cabinet.

Le baron posa son mouchoir sur la poignée d'ivoire de sa canne, et attendit dans le silence et une roide immobilité, Raymond prêt la parole.

—Ainsi, vous avez imaginé de me mettre entre Mlle de Cernay et Paul Guérin, pour l'avenir objet de son amour?

—C'est cela même.

—Vous vous êtes donné que l'on pouvait établirer un cœur de Paul Guérin, pour quelque chose pouvoir à la jalousie. Il est fait, pensez-vous, qu'un trait de lumière pour éclairer les ténèbres de cette âme, qu'une étincelle pour mettre en feu ce volcan qui dort sous les cendres: et c'est moi qui aime ainsi, dit-il, moi que la jalousie dévorait, moi dont l'âme est brûlée de cette flamme, dont l'œil est rouge de ce feu, dont le cœur est ulcéré de ce poison, c'est moi qui me prêterais à ce rôle, c'est moi qui vous ferait ce jeu, c'est moi qui vous ferait ce jeu, c'est moi qui vous ferait ce jeu.... Mon cœur, vous ne le connaissez pas, je vous le dis, je vous le dis, je vous le dis